

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La détresse et l'enchantement

Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express, 1984, 505 pages

André Renaud

Number 36, Winter 1984–1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Renaud, A. (1984). Review of [*La détresse et l'enchantement* / Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express, 1984, 505 pages]. *Lettres québécoises*, (36), 46–47.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Autobiographie

par André Renaud

Fort volume de plus de cinq cents pages, cette autobiographie extraordinaire est consacrée aux années d'enfance, à l'adolescence et au premier âge adulte. Gabrielle Roy y raconte son enfance difficile dans les plaines du Manitoba, son apprentissage scolaire et ses années d'enseignement au pays de La-Petite-Poule-d'eau. Elle poursuit en faisant la narration des deux années passées en Europe, d'abord à Paris, puis ensuite à Londres. Lorsqu'elle rentre au Canada et choisit d'élire domicile à Montréal, la Deuxième Guerre mondiale éclate en Europe. Nous sommes en 1939, Gabrielle Roy a 30 ans, elle a déjà opté pour la carrière littéraire, son père est mort, sa mère vit encore, la famille est pour ainsi dire décimée. L'apprentissage de la vie a été plus long que pour bien d'autres, souvent pénible, parfois joyeux, toujours marqué au coin de l'espoir et caractérisé par une intelligence vive, une curiosité timide dont on trouve ici l'expression quasi parfaite.

La première partie de cet ouvrage capital est donc consacrée aux années d'enfance dans cette immensité plane de l'ouest canadien à laquelle Gabrielle Roy s'est attachée dès l'enfance et où elle a ressenti également les misères de l'exil et les mille ennuis des minoritaires opprimés.

Avec une franchise sans détour et une étonnante mémoire, l'autobiographe reconstitue le cercle de famille, en privilégiant, l'image du père et, surtout, celle de la mère qui ne la lâche d'ailleurs jamais, tout au long de son récit. Cadette d'une famille de

La détresse et l'enchantement



quatre ou cinq enfants, venue alors que ses parents, son père surtout, étaient plus âgés que la normale, Gabrielle a connu une drôle d'enfance, comme si elle avait été seule auprès d'une mère qui a fait d'elle sa confidente, sa favorite, son amie. Gabrielle aura du mal à se libérer de tous ces liens trop

étroitement tissés sur elle et qui, tout au long de l'enfance, malgré l'extrême pauvreté familiale, firent d'elle, sans doute, une enfant pour ainsi dire surprotégée. Et pourtant, elle doit beaucoup à cette mère au courage admirable et dont on retrouve quelques traits majeurs dans la Rose-Anna de

Bonheur d'occasion. Elle lui doit cette sérénité de l'âme qui est apte à dépasser l'événement — si triste soit-il — pour retenir ce qui paraîtra plus essentiel, plus transcendant. Elle lui doit surtout, je crois, le goût du langage, l'amour du conte, le plaisir de la mise-en-scène, un grand attachement aux valeurs du passé et à ceux qui les incarnent dans le quotidien. Car cette femme sans instruction me paraît avoir été pour Gabrielle, et cela durant plus de vingt ans, la principale maîtresse. Avec elle, Gabrielle a appris les douleurs de l'exil et les humiliations de la pauvreté, certes, mais également, malgré le paradoxe, l'amour du pays et le courage de vaincre toutes les vicissitudes.

Parce qu'elle s'est vue toute petite obligée de se mesurer à sa mère, pour les ressemblances comme pour les différences, Gabrielle a appris à conjuguer sa propre personnalité, à découvrir ses goûts propres, à accepter ses affinités, ses atavismes et, peu à peu, à circonscrire son idéal.

Écrite sous le signe de la famille, cette première partie du livre compose l'image des aïeux en les situant dans leurs diverses pérégrinations vers l'ouest, pays de désolation dont l'auteur de *La Petite Poule d'eau* découvre avec une rare fascination les charmes singuliers. En fréquentant sa parenté, du grand-oncle au cousin, le futur écrivain apprend sa double géographie; il vit des péripéties et découvre des visages dont, plus tard, elle tirera les plus belles pages de son oeuvre fictive.

Bien sûr, Gabrielle Roy a compris, dès l'adolescence et

dès les lointaines expériences pédagogiques dans les espaces éloignés du Manitoba, que cette vie ne lui était plus suffisante, qu'elle devait gagner de nouveaux espaces, ou plutôt, les anciens espaces, plus nourrissants et plus viables. Mais le Manitoba deviendra pour elle une source d'inspiration intarissable: le Manitoba aura façonné son âme: à jamais, Gabrielle Roy préférera la campagne et la vie simple; le vent et les grands espaces plats, elle éprouvera toujours du plaisir à les retrouver. Elle aura pris à l'ouest tout ce que ce morose pays aura pu offrir.

Que Gabrielle Roy ait ressenti le besoin de faire l'expérience de Paris et de Londres ne surprendra guère. Nombreux sont nos compatriotes qui ont fait de même pour toutes sortes de raison que notre histoire explique largement et sur lesquelles il n'est pas nécessaire de revenir ici.

À Paris, Gabrielle Roy a compris une chose qui me paraît importante dans la vie de qui se prépare à une carrière d'écrivain: c'est là qu'elle a appris à ne rien faire de pratique, à ne pas travailler pour gagner sa vie, à profiter d'innombrables promenades faites au gré de la fantaisie et au petit bonheur. Tous ceux qui, comme nous, arrivent de loin,

attirés dans cette ville comme par un aimant, éprouvent en «débarquant» à Paris, des sentiments confus de joie et de panique. Ça n'est pas une mince affaire! Il y a aussi le sentiment de l'appartenance, aussi familier qu'effrayant qui veut que l'on reconquière des valeurs en allées, dont on sent qu'elles sont encore présentes et dont on ressent la nécessité vitale.

Du moins en était-ce ainsi à cette époque pas si lointaine où notre éducation dite classique nous amenait, encore adolescents, à étudier l'histoire européenne et la littérature française avant même d'apprendre les noms de Crémazie, de Fréchette et de Nelligan. Tout nous appelait vers là-bas, surtout cette double appartenance historique qui remonte à Champlain et à Wolfe. En partant, Gabrielle Roy obéit donc à une impulsion tout à fait naturelle. Mais elle veut aussi s'affranchir de sa mère, apprendre à voler de ses propres ailes et mettre à l'épreuve un talent dramatique qu'elle s'est découvert au sein du Cercle Molière, à Saint-Boniface, et dont elle sera incertaine et indécise jusqu'à la fin du séjour à Londres.

Gabrielle Roy a préféré Londres à Paris. Parce que les Londoniens, en général, lui

ont été plus chaleureux que les Parisiens. Pour ce qui lui est arrivé de plus dramatique, de plus intense dans la ville anglaise. Parce que c'est arrivé comme ça. Parce qu'enfin, c'est à Londres que la jeune femme qui avait alors vingt-neuf ans a vécu ses premières amours. Avec Stephen, une passion fulgurante suivie d'un grand désarroi.

Mais à Paris et à Londres, la romancière a préféré d'emblée Upshire et la Provence. C'est à Upshire, dans la campagne anglaise, qu'elle a retrouvé sa passion pour les petits endroits, la forêt et le grand espace; c'est dans la Provence qu'elle a retrouvé la belle simplicité des humbles et la grande générosité des démunis. Avec ces gens-là, elle a noué des liens que les ans n'ont jamais déliés et établi des relations qui montrent le besoin où elle a été toute sa vie d'être bien entourée, j'allais dire d'être bien encadrée. Car aussi bien à Upshire qu'en Provence, ce sont des images de mère et de père auxquelles elle s'est attachée, loyalement.

Les qualités de cet ouvrage magistral sont nombreuses. Humaines, d'abord! Gabrielle Roy raconte avec tendresse et sérénité. Sur son passé et sur les siens elle exerce un regard lucide dont elle n'exclut pas la

tendresse. Comme son intention est expressément intimiste, elle quitte à peine le cercle de son entourage immédiat et la confiance demeure ainsi tout à fait éloignée du ton inquisiteur. D'ailleurs sa personnalité ne se fût pas prêtée à un tel genre.

C'est le style qui enchante. Jamais l'écrivain n'aura mieux maîtrisé son art: le récit est vivant et chaleureux: il coule comme de la bouche d'un maître-conteur, avec une grande générosité; sans aucun bavardage, de l'auteur à nous, Gabrielle Roy sentant, enfin, qu'elle n'a plus besoin du personnage fictif pour s'adresser au lecteur, superbe privilège qu'au sortir de la vie les grands créateurs peuvent s'offrir. Bien entendu, nous regretterons toujours que le temps ne lui ait pas permis de poursuivre au-delà de 1939, mais les cinquante pages qu'elle donne passeront pour les plus belles du genre. □

Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boreal Express, 1984, 505 pages.

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises.
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse

.....

à commencer avec le numéro

Canada	\$ 8.00
USA	\$10.00
Europe	\$15.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$20.00